

INTRODUCTION

Qu'est-ce qu'un Indo-Européen ?

« Indo-européen¹ » est un terme qui qualifie un type de langue bien particulier, identifié par l'emploi d'un vocabulaire et d'une grammaire comparables. Ce terme regroupe donc des langues assez similaires pour être regroupées (comme le français, l'italien, l'espagnol) mais aussi des langues historiques et aujourd'hui éteintes comme le latin, le vieil allemand, le sanskrit archaïque ou l'ancien grec. Les langues indo-européennes sont une des plus grandes familles linguistiques du monde, constituée à ce jour par plus de trois milliards de locuteurs.

Cependant, ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant les langues en elles-mêmes, que les peuples qui les parlent. Car en raison de la linguistique, de l'histoire, de la géographie mais aussi de la génétique, l'existence d'une entité cohérente indo-européenne est indubitable. Plus qu'une simple généalogie linguistique, ces ethnies partagent une aire géographique, qui s'étend de l'Islande jusqu'au delta du Gange, ainsi que d'innombrables références et valeurs communes.

Si la linguistique a brillamment prouvé les liens entre les langues, la mythographie et l'ethnologie mirent tout aussi bien en évidence l'unité des

1 Le Larousse propose trois sens complémentaires à « indo-européen » : « 1 : Se dit des langues issues de l'indo-européen. 2 : Se dit des peuples qui ont parlé les langues indo-européennes. 3 : Langue non directement attestée mais reconstituée par comparaison des diverses langues à l'origine desquelles elle se trouve. »

peuples indo-européens (en particulier grâce aux travaux de Georges Dumézil et Mircea Eliade). Le terme « indo-européen » fut dès lors non seulement associé à une aire géographique et à une famille linguistique, mais aussi à une manière de percevoir le monde et d'expliquer l'Univers.

Les Indo-Européens, l'Atlantide et les Hyperboréens

La thématique indo-européenne souffre cependant de deux maux majeurs, qui causent une partie de son mystère et de son malentendu : d'un côté, elle est victime du négationnisme médiatique et d'un autre côté, elle pâtit grandement des théories absolument mensongères auxquelles on l'affuble trop souvent.

La thématique indo-européenne souffre en effet d'un manque de considération que la méprise atlante-hyperboréenne ne fait que renforcer... Il n'y a rien de mal à célébrer l'ancestralité, et même l'antériorité de certains peuples, mais il n'y a rien de plus dommageable que de mêler théories paranormales, légèreté scientifique, utopie politique et fierté raciale. Si la récupération de la thématique aryenne par les nazis contribua grandement à décrédibiliser la réalité historique d'un peuple ancestral, les théories qui associent le mythe de l'Atlantide aux civilisations nordiques préhistoriques font de nos jours autant de mal.

Si des dizaines d'arguments imparables, tant au niveau génétique, linguistique et archéologique, valident la théorie indo-européenne, en revanche rien n'a jamais laissé penser que l'Atlantide pouvait être autre chose qu'une fable... Sauf nouvelles découvertes sous-marines d'envergure, on peut avancer que les Indo-européens ne sont pas originaires d'Europe du nord-ouest, ni de la façade atlantique. Leur origine exacte demeure un mystère, mais se situerait vraisemblablement à équidistance du Kazakhstan actuel et de la mer du Nord.

Par ailleurs, à rebours de la théorie atlante (qui repose sur l'existence supposée d'une civilisation antédiluvienne très avancée technologiquement), la civilisation indo-européenne originelle est pauvre et nomade. Il s'agit d'une culture néolithique très en retard par rapport au développement urbain et agricole du Croissant fertile ou de la vallée de l'Indus aux mêmes époques.

Quant aux glorieuses civilisations qui sont les héritières de ce substrat nomade, nul besoin d'avoir recours à la parabole de Platon pour les envisager ; elles sont bien connues des historiens depuis des centaines d'années : il s'agit des empires perse, scythe et romain, de l'hégémonie hellénique, des nations celtes et germaniques... Autant de civilisations qui fournissent la matière mythologique que l'anthropologie et l'histoire des religions se proposent d'étudier.

L'univers indo-européen

Notre objectif est de répertorier les nombreuses ethnies indo-européennes, des Celtes insulaires aux Aryens perses et indiens, ainsi que les principaux mythes et traditions spirituelles qui leur sont associés.

Pour ne mentionner que les plus célèbres, il s'agit des traditions védique, brahmanique, hindoue, vishnouite, kalasha, mazdéenne (zoroastrienne), grecque, romaine, celte (druidique), germano-scandinave, scythe, ossète et balte.

Dans un désir d'exhaustivité, nous aborderons aussi des traditions moins connues, mais tout aussi essentielles, comme le gréco-bouddhisme ou les cultes initiatiques typiques des rivages nord orientaux de la Méditerranée, tels que le dionysisme, l'apollinisme hyperboréen, l'orphisme ou le mithraïsme. Nous considérerons par ailleurs les écoles philosophiques dont l'héritage indo-européen est évident, comme celles de Pythagore et Platon, ainsi que ses successeurs néoplatoniciens, dont Plotin et l'école d'Alexandrie.

Nous prendrons aussi en considération des légendes chrétiennes qui entrent en résonance avec des thématiques indo-européennes, particulièrement si elles permettent de pallier à un manque flagrant de littérature païenne locale (comme cela peut être le cas en Arménie ou dans les mondes slave et celte). Nous étudierons donc certaines hérésies qui témoignent de traditions ancestrales remplacées puis effacées des mémoires.

L'origine commune à de très nombreuses doctrines étant bien souvent le dualisme perse, nous avons retenu des hérésies de l'islam, le khorramisme et le yézidisme, et des hérésies de l'Église, le catharisme et surtout le manichéisme. Quant aux hérésies du zoroastrisme, outre le manichéisme, nous retiendrons le mazdakisme. Enfin, les dissidences du védisme que sont le bouddhisme et le jaïnisme sont présents dans notre étude, tout comme les hindouismes de type shivaïte, tantrique et shaktiste.

En outre, aussi souvent que possible, nous avons souhaité établir des ponts entre cultures indo-européennes et traditions voisines. Nous ne manquerons donc pas de citer le *Kalevala*, l'épopée finnoise, ou le *Guru Granth Sahib*, le livre saint du sikhisme, mais aussi d'aborder les incontournables mythologies égyptienne, suméro-sémitique, abrahamique, dravidienne, tibétaine, turco-mongole ou japonaise. Alternativement, ces traditions ont pu influencer la spiritualité des Indo-Européens ou bien en être influencées.

L'Inde

De nos jours, si quelques rares nouvelles nous parviennent d'Inde, il s'agit trop souvent d'un sinistre fait divers, toujours décontextualisé. Ces informations semblent même n'avoir d'autre intérêt que de renforcer dans l'esprit des Occidentaux le mépris à l'égard d'un sous-continent trop différent pour être appréhendé autrement que par la peur, la commisération ou le misérabilisme.

Ce qui est vrai pour le monde actuel, l'est tout autant pour celui d'hier. La spiritualité indo-aryenne demeure souvent un faire-valoir, qui bénéficie d'un intérêt relatif.

La situation est ici inversée : non seulement toutes les traditions indo-européennes seront présentées avec la même considération, mais encore, le védisme est l'élément central auquel se référeront nos analyses. Notre ouvrage ne considère pas l'Inde trop lointaine pour être familière, mais s'efforce plutôt de mettre en lumière les similitudes qui unissent le sous-continent aux nombreuses traditions européennes.

À travers l'étude des spiritualités indo-européennes, c'est l'histoire d'un peuple, les Indiens, et d'un pays, l'Inde, que nous serons amenés à comprendre, en même temps que nous envisagerons l'histoire de l'Occident sous un autre angle.

La Tradition initiale

Entre le deuxième et le premier millénaire avant notre ère, il était possible de se déplacer de la Méditerranée jusqu'en Inde, en ne faisant étape que dans des cités et des royaumes partageant la même tradition indo-européenne (qu'elle soit de type mycénienne, anatolienne, perse, scythe ou indienne)¹.

Située stratégiquement à la confluence des mondes perse et chinois, en

1 Il y a 2000 ans, en citant Mégasthène, le géographe grec Strabon remarquait déjà les nombreuses similitudes entre les modes et croyances indiennes et grecques : « En matière de physique, sur beaucoup de points, les idées des Indiens s'accordent avec celles des Grecs. Par exemple, pour eux comme pour les Grecs, le monde a eu un commencement, et il aura une fin ; il a la forme d'une sphère et le Dieu qui l'a créé et qui le gouverne le pénètre et circule dans toutes ses parties ; il y a plusieurs principes ou éléments constitutifs de l'Univers, mais qu'un seul, l'Eau, a servi à la formation de notre monde ; indépendamment des quatre éléments il existe une cinquième substance, avec laquelle ont été faits le Ciel et les Astres ; la Terre occupe le centre de l'Univers. Sur la nature du sperme, sur celle de l'âme et sur mainte autre question encore, leurs sentiments sont conformes aux nôtres. Seulement, ils ont le tort de trop mêler la fable à leur philosophie. Mais n'est-ce pas là aussi ce que fait Platon, quand il traite par exemple de l'Immortalité de l'âme et des Jugements aux enfers ? » *Géographie*, 15, 1.

relation commerciale avec l'Égypte, l'Arabie et l'Afrique depuis la plus haute Antiquité, et avec les îles indonésiennes et les côtes australiennes depuis le début de notre ère, l'Inde ne pouvait manquer de réunir en elle toutes les influences. L'Inde fait donc totalement partie du patrimoine commun partagé par les peuples d'Eurasie, et le fait que les manuels d'Histoire occidentaux aient fait le choix de la mettre de côté, n'y change rien : Aryens, Hittites, Celtes, Grecs, Germains et Tokhariens ont maintes fois été mis en relation par les linguistes comme par les mythographes.

Par ailleurs, l'influence de l'Occident sur l'Inde est tout aussi méconnue que le rapport inverse. Si nous savons que des colonies grecques étaient installées sur les rives de la mer Noire, nous sommes loin de réaliser qu'elles étaient aussi présentes au cœur-même de la vallée du Gange.

L'empire commercial et culturel gréco-indien, dont le Gandhara était l'épicentre, était florissant des siècles avant notre ère. Son aire d'influence s'étendait des rives méridionales de la Caspienne jusqu'à Patalipoutra (actuelle Patna, dont les Grecs attribuaient la fondation à Héraclès).

En favorisant la diffusion des dialogues philosophiques (que l'on retrouve particulièrement dans l'œuvre de Platon) cette culture typiquement indo-grecque influença la rédaction de la *Bhagavad-Gita*, le plus populaire des textes hindous, mais aussi des *Questions de Milinda*¹ (*Milindapanha*), lesquelles sont incluses dans le Canon bouddhique.

Considérées comme exotiques et complexes, les spiritualités indiennes reposent pourtant sur un socle culturel qui est commun à l'Occident et à l'Orient : il s'agit de la matière mythologique, partagée jadis par les peuples indo-européens, mais aussi par les Égyptiens, les Sumériens et toutes les autres civilisations premières.

Depuis, les millénaires ont passé, les peuples et les nations se sont transformés. Aux quatre coins du monde, le polythéisme, le panthéisme, l'animisme et le chamanisme, furent abandonnés au profit d'une forme de monothéisme abrahamique. L'Inde seule demeura fidèle à l'ancestrale tradition. Plutôt que de disparaître, les dieux se transformèrent ; ils eurent des milliers d'avatars, mais jamais ils ne furent oubliés, ni remplacés. De fait, il subsiste en Inde une tradition ancestrale encore vivante, telle qu'il n'en n'existe malheureusement plus nulle part ailleurs.

En Amérique latine, en Sibérie, en Afrique, subsistent encore des formes de croyances archaïques, mais ces phénomènes sont marginaux et ont tendance à disparaître. En Inde au contraire, un milliard d'hindous pratiquent encore des rituels qui trouvent leur origine à la fin du

1 Milinda, le roi étranger et protecteur de la tradition bouddhiste est connu en Occident en tant que Ménandre, un Gréco-Macédonien né en actuel Afghanistan, qui régna de -160 à -135.

néolithique.

Par exemple, Agni, la divinité du feu importée d'Asie centrale par les Aryas durant le second millénaire avant notre ère, est encore vénérée de nos jours avant chaque rituel hindou. Quant à Shiva, divinité majeure de l'hindouisme moderne, il était déjà présent sous une forme similaire dans la vallée de l'Indus et dans le sud de la péninsule, au 3^e millénaire avant notre ère, avant même que les premiers Aryas n'entrent en Inde.

L'Inde du 21^e siècle porte donc encore la trace de coutumes, de valeurs et de spiritualités plusieurs fois millénaires. Des variations ont bien sûr affecté cette tradition primordiale, mais l'essentiel de son message est encore palpable, notamment à travers les symboles, les icônes, les idoles et les textes sacrés de l'hindouisme moderne. Car les Aryas védiques résistèrent aux révolutions politiques et théologiques jaïnes, bouddhistes, grecques, scythes et hunniques qui affectèrent le sous-continent.

Les brahmanes, véritables cousins des druides, restèrent même au sommet de la hiérarchie du sous-continent jusqu'aux invasions musulmanes, lesquelles ne furent entreprises que vers l'an 700, pour ne s'intensifier que plusieurs siècles plus tard. Résistant aux envahisseurs islamiques, l'Inde devint même une terre d'accueil pour les Perses qui dédaignaient la parole de Mohamed et préféraient rester fidèles à celle de Zoroastre.

Les mythes indiens répondent donc aux mythes européens, mais d'une étrange manière : si Zeus s'incarne en taureau pour enlever la nymphe Europe, le roi Prithou chasse une Terre transformée en vache.

Autre exemple : dans le *Harivamsa*, Vishnou insuffle sa présence dans chacune des créatures, ce qui a pour conséquence de les diviser entre une partie féminine et une autre masculine. Ce mythe trouve un écho chez Platon et le mythe de l'être primordial qui contient en lui les deux sexes : la foudre de Zeus sépara cet hermaphrodite initial en deux parties, qui depuis sont à la recherche l'une de l'autre.

Nous retrouvons en Inde des mythes qui ont tant voyagé, d'une culture à l'autre, d'une religion à l'autre, qu'il nous est difficile de savoir quelle civilisation pourrait, à juste titre, s'enorgueillir d'être leur source commune... Où les mythes seraient-ils donc nés ? En Inde ou au Moyen-Orient ? Dans les steppes d'Eurasie ou dans les déserts ceinturant le Croissant fertile ? Dans les forêts, les jungles ou les montagnes ? Autour des Balkans, du Caucase, du Zagros ou du Pamir ? Sur les bords de l'Euphrate, du Don, du Gange ou du Kaveri ?

Pourtant, ces questions ne nous intéressent que peu, car il ne s'agit pas tant de savoir laquelle de ces traditions influença les autres la première,

mais plutôt de reconnaître dans chacune d'entre elles un bagage culturel ancestral et homogène.

Ce « savoir ancestral », nous pensons qu'il remonte au Paléolithique supérieur et qu'il est le fruit des traditions orales claniques, des superstitions instinctives universelles et d'une connaissance poussée de la nature et des différents éléments qui la constituent. Cette tradition primitive, chamanique, animiste et nomade serait à l'origine des principaux mythes qui peuplent le paysage culturel de l'Eurasie (un concept similaire, nommé la « Tradition primordiale » est développé dans l'œuvre de René Guénon).

Il n'est donc pas nécessairement pertinent de rechercher des origines exogènes aux mythes. Prenons l'exemple de Dionysos : il est souvent présenté comme un dieu « venu d'Orient », inspiré du culte de Rudra-Shiva. Mais ce serait ignorer que Dionysos est une divinité déjà présente en Grèce à l'époque mycénienne (v. -1200), soit plus d'un demi-millénaire avant le siècle de Périclès et l'âge d'or hellénique. Pausanias avance même que de toutes les divinités, celle du vin et de la transe est la plus ancienne : « le temple de Bacchus qui est vers le théâtre, est le plus ancien de tous » écrit-il dans sa *Description de la Grèce*. Dionysos n'est donc pas une divinité orientale, mais une divinité tout à fait locale à la Grèce, mais dotée d'attributs exotiques et subversifs.

De la même manière, le dieu védique Rudra est régulièrement présenté comme une influence dravidienne sur le panthéon védique. Or, Rudra est présent dans le *Rig-Véda*, dont la composition ne se fit ni en Inde, ni dans l'Himalaya, mais probablement dans le Pamir ou les steppes d'Asie centrale.

Comme les ancêtres des Hellènes adoraient déjà une forme de Dionysos avant même d'entrer en contact avec l'Inde, les Védiques adoraient Rudra avant même qu'ils ne s'installent en Inde et n'entrent en relation avec les civilisations dravidienne et indusienne, et leur monothéisme shivaïte. Rudra était pour les Aryens védiques un dieu mineur, certes (tout comme l'était Dionysos en Grèce), mais il n'était pas moins un dieu surgit de l'esprit même du peuple qui croyait en lui.

Qu'il soit Indo-Aryen, Grec ou Dravidien, qu'on le nomme Dionysos, Rudra ou Shiva, il s'agit de la même figure chthonienne, connue par ailleurs en tant que Cernunnos chez les Celtes.

Cette divinité ne fut donc pas « inventée » quelque part puis importée ailleurs... Elle était déjà là, « partout », pourrait-on dire.

LES ÉTUDES INDO-EUROPÉENNES

Depuis quelques années, on remarque la médiatisation à outrance de théories universitaires visant à « déconstruire » les plus évidentes réalités historiques, linguistiques et génétiques. Il s'agit malheureusement de la contrepartie aux théories raciales en vogue au 19^e siècle et durant la première partie du 20^e. L'idéologie, quelle qu'elle soit, ne peut cependant pas réduire à néant trois siècles d'études universitaires, et nous considérons que plusieurs millénaires de gnosés, trois siècles d'analyses linguistiques et anthropologiques et quelques décennies d'études génétiques, ont apporté assez de preuves quant à l'existence des Indo-Européens.

Un Indo-Européen est avant tout un locuteur d'une langue appartenant à la famille indo-européenne. Ces locuteurs sont plus de trois milliards à ce jour, et font partie de peuples aussi disparates que les Canadiens, les Russes, les Kurdes, les Espagnols, les Indiens ou les Afghans.

Cette définition est celle des linguistes, mais les chercheurs en religion comparée l'utilisent aussi pour définir ces mêmes peuples, mais d'un point de vue mythologique et symbolique. Est donc qualifié d'indo-européen, un peuple qui partage si ce n'est une Histoire, tout du moins quantité de mythes et de valeurs en commun et issus d'un socle culturel ancestral.

« Indo-Européen » peut aussi dénommer le peuple initial, paléolithique ou néolithique, à partir duquel les différentes ethnies « indo-européennes » se sont séparées. Il s'agit alors d'un synonyme de Proto-Indo-Européens.

Des îles Féroé aux îles Sakhalines, plus de 7000 km de l'autre côté de la

Sibérie, leur présence est partout visible. Ils vivaient en cabane, dans des maisonnettes construites en bois, souvent sur des sites lacustres (pour mieux se défendre en cas d'agression). Leur génome indique la présence des haplotypes R1a et R1b.

S'il régnait jadis un flou quant à leur origine, si l'on pensait à tort que la patrie des Anciens Indo-Européens se trouvait sur les rivages de la Baltique ou de la mer du Nord, on sait à présent qu'elle était centrale-asiatique ou anatolienne. Si l'on croyait jadis les invasions indo-européennes violentes, on sait aujourd'hui qu'elles furent surtout culturelles, religieuses et politiques.

Les peuples indo-européens avancèrent irrémédiablement vers le sud-est et le nord-ouest, mais avant tout par vagues de migrations successives et diffuses. Comme le résume très justement Augustin Filon : « La soumission des races autochtones par les Aryens, graduelle et pacifique, fut moins une conquête qu'un apostolat » (*L'Inde d'aujourd'hui d'après les écrivains indiens*).

Plus encore, où les Indo-Européens s'installèrent, ils ne détruisirent pas mais magnifièrent les civilisations locales. La civilisation étrusque fut sublimée par Rome, la civilisation minoenne le fut par Athènes, tandis que les Aryens indiens firent de Shiva et Mayon (Vishnou), deux divinités pourtant dravidiennes, les maîtres suprêmes de leur propre panthéon.

Des peuples sans temple

L'absence de vestiges archéologiques fut longtemps préjudiciable à la civilisation indo-européenne. Grâce à la linguistique et à la mythologie comparée, on avait pu mettre en avant un nombre incalculable de ressemblances et de variations sur des thèmes communs, mais aucune découverte archéologique d'envergure n'était venue nous éclairer sur cette civilisation. Aucun monument semblable aux pyramides égyptiennes, aucun temple comme à Gobekli Tepe, ni aucun village élaboré comme à Çatal Huyuk n'avaient été retrouvés. Depuis, des cités ont été mises à jour, comme Arkhaïm (place forte de la culture Sintashta), mais elles n'ont pas suscité l'intérêt du grand public (si ce n'est en Russie).

N'ayant pas de ruine grandiose, les cultures indo-européennes ont longtemps paru bien ternes aux yeux des historiens comme du grand public. Durant des siècles, c'est sous le vocable de « Cimmériens », de « Scythes », de « païens » ou de « barbares » que cette culture initiale et originelle fut nommée, ainsi que calomniée.

Par ailleurs, nous n'avons retrouvé aucun texte indo-européen avant ceux de l'empire hittite du second millénaire avant J.-C (*Code hittite*, vers

-1650 à -1100).

La culture indo-européenne n'était pas écrite, mais orale, et reposait sur le rôle essentiel du chamane, plus tard du prêtre, et enfin du roi. De fait, l'Histoire ne nous a légué d'eux, ni tablette, ni bas-relief, ni palais, ni cité, mais des mots, des concepts, et des tombeaux recouverts de terre (les kourganes et tumulus).

Mentionnons à propos les célèbres Vedas des Aryens indiens ; si leur composition date très certainement du début du second millénaire avant notre ère (vers -1700), leur mise à l'écrit ne date que du début de l'ère moderne. Quant à leur diffusion populaire, elle est très récente et ne remonte qu'à quelques siècles avant nous.

De fait, vivant dans des habitats en bois, utilisant des objets en terre cuite, n'ayant découvert ni le fer, ni l'agriculture et n'utilisant ni alphabet ni écriture, les chasseurs-cueilleurs proto-indo-européens laissèrent peu de traces.

Par comparaison, dans le bassin méditerranéen, les Proto-Sémites du natoufien (14 500 à 11 500 av. J.-C.) se sédentarisèrent et découvrirent l'agriculture 8 000 à 10 000 ans avant que les premières cultures indo-européennes ne s'établissent en villages, en cités et en États (Yamna, v. -3300, puis Sintashta, v. - 2050 à -1750).

L'architecture, qui en Égypte, en Grèce et ailleurs laissa tant de témoignages, nous est donc d'un faible secours. Les Aryens ne possédaient pas de temple. « Nous dirons que les Perses n'élèvent pour leurs dieux ni statues ni autels, qu'ils sacrifient sur les lieux hauts, à ciel ouvert », écrit Strabon. Nous constatons le même phénomène chez les Gaulois, les Scythes ou les Germains.

À propos de ces derniers, l'historien et runologue belge René Derolez écrit qu'ils « n'ont jamais construit des sanctuaires comparables aux temples grecs et romains. Leurs architectes se servaient surtout du bois comme matériau de construction, de sorte que les seules traces laissées par le sanctuaire d'Uppsala sont les trous dans le sol où étaient plantées les poutres verticales » (*Les Germains*).

Dans la monographie qu'il consacre aux Germains, Tacite donne une raison à une telle coutume :

« Emprisonner les dieux dans des murailles, ou les représenter sous une forme humaine, semble aux Germains trop peu dignes de la grandeur céleste. Ils consacrent des bois touffus, de sombres forêts ; et, sous les noms de divinités, leur respect adore dans ces mystérieuses solitudes ce que leurs yeux ne voient pas » *Les Germains*, 9.

On observe les mêmes valeurs chez les Celtes, que l'historien Ferdinand Lot qualifie « d'un idéalisme sans exemple, même dans les temps modernes, en ce sens qu'ils n'admettaient pas que la divinité fût représentée par des images (simulacra) quelconques, ni honorée dans des temples » (*La Gaule*)¹. La linguistique comparée

« *La langue est l'histoire des races qui n'ont plus d'autre monument historique.* » A. Esquiros, *Les Gypsies et la Vie errante*.

Grâce aux nouvelles technologies qui mettent en commun des masses impressionnantes d'études et de données génétiques, archéologiques, linguistiques et culturelles, nous pouvons observer très clairement ce qu'était et ce qu'est devenue la civilisation primordiale des premiers habitants de l'Eurasie néolithique. Par ailleurs, des études à grande échelle sur le patrimoine génétique de l'humanité ont été entreprises, et comme nous l'indiquent les récents travaux des chercheurs en génétique Alan Cooper et Wolfgang Haa (de l'Université d'Adélaïde) : les locuteurs d'une langue indo-européenne possèdent un patrimoine génétique commun (les haplogroupes R1a et R1b).

Outre sur la génétique, c'est en partie sur la linguistique que repose la

1 Dans son récit des guerres celtes en Grèce, le philosophe Justin (100 - 165) évoque en effet le mépris des Celtes envers les richesses. Surtout envers celles associées aux idoles : « Les Macédoniens battus se renferment dans les murs de leurs villes, et [leur chef] Brennus, sans obstacle ni péril, désole la Macédoine. Bientôt, comme s'il dédaignait le butin que lui offre la terre, il ose tourner ses regards vers les temples des dieux, et dire, par une raillerie impie, que les dieux sont assez riches pour donner aux hommes. Il marche donc contre Delphes, et, sacrifiant la piété à la passion de l'or, la faveur céleste à la cupidité, il répète que les dieux n'ont pas besoin de trésors, puisqu'ils les prodiguent aux mortels. » *Histoire universelle*, 24, 6.

En conséquence de telles coutumes : « Les druides officieront et enseigneront en plein bois. Les sanctuaires édifiés seront très rares. Le culte sera célébré en plein air, devant un chêne, arbre traditionnellement associé à la foudre, c'est-à-dire à la puissance du ciel. Volontiers les Celtes s'installent au milieu des forêts, où ils laissent vaquer et paître leurs moutons. » A. Varagnac, *Les Celtes*.

La non-représentation des dieux se retrouve aussi dans l'ancienne Rome, comme en témoigne Clément d'Alexandrie : « Numa, roi des Romains, était pythagoricien ; c'est d'après ce qu'il apprit dans les livres de Moïse, qu'il défendit aux Romains de représenter Dieu sous l'image d'un homme ou de tout autre être vivant. Aussi, dans les 170 premières années, on ne voit dans leurs temples aucune statue ni peinture. Numa leur montrait ainsi, d'une manière allégorique, qu'on ne peut atteindre au souverain bien que par l'intelligence. » *Stromates*, 1, 15. L'explication de Clément n'est cependant pas juste : dans le contexte romain, le refus de représenter les idoles est un héritage celte et non une influence du judaïsme. Clément est un chrétien converti, un Père de l'Église ; son témoignage est celui d'un prosélyte.

crédibilité des théories indo-européennes. 8463 km séparent Reykjavík, en Islande, de Guwahati, en Assam, mais entre ces deux villes, des centaines de millions de personnes parlent sans le savoir des langues étonnamment similaires dont les origines sont communes. Actuellement, sur les 27 langues les plus parlées dans le monde, 14 appartiennent à la famille linguistique indo-européenne.

Le premier à exprimer l'intuition d'un foyer linguistique commun est Leibniz, dans son *Essai sur l'entendement humain* (1703) : « On peut conjecturer, écrit-il, de l'origine commune de tous ces peuples descendus des Scythes, venus de la mer Noire, qui ont passé le Danube et la Vistule, dont une partie pourrait être allée en Grèce et, l'autre aura rempli la Germanie et la Gaule. » Or, s'il existe une langue originelle, il doit bien exister un peuple pour la parler¹.

L'étude des similitudes et de la généalogie entre les langues indo-européennes permet donc leur classification en grandes familles, lesquelles correspondent exactement aux différentes migrations indo-européennes à travers l'Eurasie. Nous distinguerons donc quatre principales familles de langues indo-européennes, qui correspondent aux différentes routes migratoires prises par les différentes peuplades indo-européens :

- les langues tokhariennes, aujourd'hui disparues, mais jadis parlées du bassin du Tarim (tokharien A et B).

1 C'est l'historien russe N. V. Riasanovsky (de l'Université de Berkeley) qui nous renseigne : « Les langues sont intimement apparentées entre elles à l'intérieur de chaque groupe linguistique, comme elles le sont à l'intérieur de chaque famille. En revanche, entre les langues appartenant à des familles différentes, par exemple indo-européenne et ouralo-altaïque, on a pu observer des emprunts fortuits, mais jamais de relations structurelles profondes. [...] Pour expliquer la parenté entre langues d'une même famille, et les liens bien plus étroits encore entre les langues d'un même groupe, les spécialistes ont été amenés à postuler l'existence d'une langue et d'une patrie originelle pour chaque famille linguistique : ainsi les Indo-Européens se seraient dispersés à partir d'un foyer primitif pour peupler l'Europe et une partie de l'Asie. » *Histoire de la Russie*.

Les universitaires T. Pellard, L. Sagart et G. Jacques, définissent ainsi la méthode linguistique qui permet d'étudier la généalogie des langues indo-européennes : « Il s'agit de comparer minutieusement des formes afin d'identifier des régularités même là où les ressemblances ne sont pas évidentes, ainsi que d'exclure le hasard et les emprunts. [...] Les indo-européanistes ne sélectionnent pas leurs comparaisons en fonction de leurs présupposés, mais en fonction de critères scientifiques et d'une méthode bien établie, avec pour objectif d'expliquer l'histoire des langues. On compare le sanskrit et le grec car leur comparaison permet de comprendre leur histoire, tandis que comparer le grec et le chinois ne mène globalement à rien et ne nous apprend rien sur l'histoire des langues concernées. » *L'indo-européen n'est pas un mythe*.

INTRODUCTION

- les langues balkaniques et anatoliennes (hittite, grec, phrygien, albanais, arménien...)
- les langues européennes, parlées par les peuplades d'Europe de l'ouest (celte, german, latin...)
- les langues indo-iraniennes, parlées en Asie du Sud (hindi, ourdou, persan...)

Pour établir les tableaux suivants, nous avons pris soin de mélanger les langues antiques et modernes, afin de montrer que la similitude de ces langues n'est pas propre à l'Antiquité. Il ne s'agit là que d'un échantillon des mots les plus courants et parmi les plus représentatifs des différentes familles de langues indo-européennes.

Le vocabulaire de la famille

islandais	anglais	français	latin	allemand	russe	vieux perse	sanskrit	assamais
fadir	father	père	pater	vater	otets	pita	pita	pita
modir	mother	mère	mater	mutter	mat'	matar	matar	ma
sonur	son	fils	filius	sohn	syn	hunus	sunu	puta
brodir	brother	frère	frater	bruder	brat	bratar	brater	bha'i
dottir	daughter	filie	puela	tochter	doch'	doxtar	duhitar	duhita
systir	sister	sœur	soror	schwester	sestra	xwahar	svasar	ba

Quelques mots de vocabulaire

islandais	anglais	français	latin	allemand	russe	farsi (dari)	sanskrit	assamais
kyr	cow	vache taureau bœuf	bovem	kuh	korova	gau	go	garau
sol	sun	soleil	sol	sonne	solntse	aftaab	surya	surya
nott	night	nuit	nox	nacht	noch'	shab	nakti	raati
daudi	death	mort	mortis	tod	smert	marg	mertyou	mertyou
er	is	est	est	ist	on	ast	asti	purba
utsyni	view	voir	verum	verstehen	vid	mebinam	veda	darshana
standa	stand	se tenir	consistunt	stehen	dershat	estaadagi	shta	uthova

La méthodologie

En résumé, pour établir l'Histoire des Indo-Européens, il convient de faire appel à quatre différentes catégories scientifiques :

Tout d'abord, de -20 000 à -3000, ce sont les **études génétiques** qui nous permettent de tracer les successives migrations en Eurasie. Ceux qui habitent en Eurasie du nord ne sont alors estimés qu'à quelques dizaines

de milliers. Plus tard, après la néolithisation complète de l'Europe et de l'Asie, le brassage ethnique et l'explosion démographique rendent les études génétiques vaines et inutiles.

De -3000 (établissement du polythéisme en Europe) à l'an 1000 de notre ère, l'**étude comparée des religions et des mythes** nous permet de suivre l'évolution des communautés indo-européennes polythéistes à travers l'Antiquité et le Moyen-âge. Après la christianisation de l'Europe et l'islamisation de l'Asie, les peuples d'Eurasie cessent de perpétuer une tradition héritée du polythéisme, pour adopter des références judéo-sémites.

De -1750 (date des premiers écrits hittites) jusqu'à l'an 1500 de notre ère, la **littérature comparée** permet de suivre l'évolution des modes intellectuelles et spirituelles, depuis la source primordiale jusqu'à ses nombreuses ramifications ultérieures. Après la naissance de la littérature moderne, le scientisme (humanisme, Lumières) et le progressisme (romantisme) font entrer la littérature dans une nouvelle ère. Les thématiques et les valeurs indo-européennes disparaissent.

Enfin, la **linguistique comparée**, sans pouvoir néanmoins assigner de date précise, permet de mieux appréhender les rapports généalogiques entre les différentes cultures indo-européennes.

Généalogie des langues indo-européennes

